

Le mot et son institution

Le *sociologue* interroge tout naturellement « l'institution et ses mots », soit la projection symbolique d'une réalité sociale. Le *médiologue* aurait plutôt tendance à inverser l'ordre des facteurs et à dire « les mots et leur institution ». Soit interroger le devenir-institution de tel ou tel vocable. Étudiant les voies et moyens de l'efficacité symbolique, la médiologie observe les effets matériels et sociaux qu'ont, ou n'ont pas, les productions symboliques individuelles. En d'autres termes : à quelles conditions les mots peuvent agir et faire agir (des collectifs ou des individus), ou encore comment « les idées, en s'emparant des masses, peuvent ou non, devenir forces matérielles » (Karl Marx). Or, de la sémantique à la pragmatique, la conséquence n'est pas bonne — si n'intervient un ensemble réglé de *médiations*, qui font l'objet de la médiologie.

Plaçons-nous, pour illustrer ce propos, dans le champ des « sciences sociales ». Celles-ci n'ont pas toujours existé. Et, à chaque fois, comme de juste, le mot nouveau a précédé l'institution nouvelle correspondante, — école, institut, association, académie ou section du Conseil national des universités. Beckmann, en 1776, invente le mot *technologie* ; Lamarck, en 1802, *biologie* ; Comte, en 1837, *sociologie* ; Haeckel, en 1867, *écologie*. Simultanément, d'autres savants, chercheurs ou penseurs, pour s'en tenir au même suffixe et à la même plage de temps, ont inventé *phrénologie*, *organologie*, *praxeologie*, *dromologie*, et cent autres *logie*, pionniers sans descendance. Ces néologismes nous semblent aujourd'hui des *flatus vocis*, signes d'élucubrations plus ou moins datées, fantaisistes et vaines. Ils n'ont pas résisté à la sélection culturelle des vocables déclarés bon pour le service par la Cité savante.

Les institutions qui ne créent pas de lexique propre ne sont sans doute pas viables, à terme. Elles dépérissent par conservatisme, faute de pouvoir se renouveler, annexées par d'autres institutions plus fécondes ou mieux armées en faculté d'adaptation. Mais à l'inverse, un mot qui ne crée pas son institution est appelé à disparaître, mangé par d'autres, ou balayé par le cours du temps, tel un mollusque incapable de secréter sa coquille.

Mais peut-être la métaphore animalière n'est-elle pas la bonne. Car il s'agit d'histoire et non de nature. Un mot nouveau est une aventure (politique), et non un programme (biologique). C'est un processus, non un état. Et un processus de transmission, donc de transformation, à travers différentes époques. Le sens d'un néologisme est celui que lui donne son histoire. Or la plupart n'en ont pas. Ils sèchent sur pied ou meurent sur place. Ils sont hors d'état de faire du chemin. Pas plus qu'il ne suffit d'inventer un mot pour forger un concept, il ne suffit pas de forger un lexique pour fonder une *logie*, science ou discipline. Un mot savant sans institution savante est aussi démuné qu'un message sans support ou un

voyageur sans viatique. Car, simples ou compliqués, descriptifs ou abstraits, les mots ne tiennent pas debout tout seuls. Encore moins peuvent-ils circuler par leurs propres moyens — valeur évocative, halo mythique ou séduction sonore. Pensons au statut du signe monétaire. Il ne s'accrédite pas de soi. Un billet n'a pas de valeur propre. Il est, lui aussi, comme un mot, léger, souple, maniable. Matériellement apte à passer de main en main, comme l'autre de bouche en bouche. Mais pour vraiment circuler, il a besoin d'être garanti par un point fixe, un appareil lourd de pouvoir, une puissance organisée, susceptible en l'occurrence de punir (de réclusion à perpétuité) les contrefacteurs — à savoir, au-delà d'une Banque centrale, un État ou un groupe d'États. Qui disait : « une langue est un dialecte qui a des vaisseaux et des canons » ? Par certains côtés, un terme qui fait autorité est un néologisme qui s'est doté de murs, d'une plaque de cuivre et d'arrêtés de nomination. Curieusement, ici, le léger escamote le lourd. Le mot se présente à nous sans son infrastructure, qui l'accrédite en sous-main mais qu'il tend à occulter, ou plutôt à dissoudre à travers un effet d'évidence autoréférentiel et autosuffisant. Telle est la règle : le support est ce qui se voit le moins et ce qui compte le plus — l'*upokeimenon* grec. En l'occurrence, le mot, mobile, nous cache l'institution, motrice.

Prenons « médiologie ». Un simple combiné de latin-grec — *médium*, le véhicule, et *logie*, le discours. On entend par là l'étude des vecteurs du sens, organisationnels et techniques. Des dispositifs matériels et institutionnels qui transportent les messages et grâce auxquels ils prennent force. Deviennent églises, partis, écoles, mouvements, etc.¹ La naissance du mot est datée (laquelle ne l'est pas ?), contingente, hasardeuse. Le néologisme apparaît dans *Le pouvoir intellectuel en France* du soussigné en 1979, en même temps que médiocratie, vidéosphère, etc. Ce n'est au départ qu'un programme de recherches, une promesse, une volonté. Celle d'analyser à nouveaux frais les « technologies culturelles », afin de « cerner la fonction symbolique dans les sociétés occidentales, retracer l'histoire de ses vecteurs, élucider son rapport organique au pouvoir d'État ». « Je demande au lecteur, si lecteur il y a, de m'ouvrir à cet égard un crédit suspensif et limité... ». Pari ouvert : le mot deviendra-t-il valeur fiduciaire au cours garanti par un institut légal d'émission ? Ou va-t-il se dévaloriser en assignat déconsidéré par l'inflation banalisante, par l'inflation banalisante, par les contrefaçons ou contre-sens du sens commun (qui l'assimile à une énième sociologie des médias), par les signes monétaires concurrents (les théories en vogue dans le champ « infocom ») ? À une époque qui bavarde et s'obnubile de *communication*, *mass-médias*, *McLuhan*, etc., la rigueur philosophique cultivée par les médiologues, plus proches des paléontologues, des archéologues, des chartistes que des annonceurs d'apocalypse, pourra-t-elle se frayer une voie ? Aventure en cours. À quoi s'ajoutent, au moment plus inopiné, quand le soussigné s'avise, sans penser aucunement à la médiologie, d'aller passer une semaine en Yougoslavie (le visa étant ainsi limité), et d'adresser quelques questions à son Président, les brocards et soupçons du personnel médiatique. Ce dernier saute sur l'occasion, s'estimant à tort ciblé ou surplombé par une théorie qui les prendrait pour objet (les lions rêvent de manger les éthologues, et en particulier ceux qui étudient les grands mammifères

carnivores). Erreur de ciblage grossière, mais fait social : pour un lecteur d'ouvrages savants (collection *Le Champ médiologique*, Odile Jacob), mille lecteurs de journaux. Tous ces malentendus, détournements et affadissements, contribuent ou ajoutent à l'entropisation d'un domaine de savoir émergent. Laissant l'anecdote de côté, et pour en revenir à des lois générales, on ne voit pas comment échapper à cette déperdition par diffusion sans recourir, tôt ou tard, à une canalisation institutionnelle, à travers une machine symbolique de vérification, —triante, normalisante et accréditante. La première pièce en est, à chaque fois, une revue périodique (en l'occurrence, *Les Cahiers de médiologie*, revue semestrielle). Toutes les «sciences humaines» naissantes en sont passées par là, pour leur plus grand avantage et à leur plus grand dam (l'un et l'autre). Car la médiation institutionnelle est à la fois néguentropique et facteur d'entropie. Il y a en général diminution de l'information du fait de sa transmission, mais d'un autre côté il n'y aurait plus du tout d'information en cas de non-transmission. Comme disait Canguilhem, il n'y a pas de «cession gratuite de néguentropie», et il demandait : «dans quels cas et pour quelles fins légitimes une perte de savoir par diffusion du savoir vaut-elle d'être acceptée» ?²

Il n'y a pas de réponse univoque, claire et assurée à cette question. Et toute la *tragédie* de la transmission est là (que la médiologie est payée, si l'on ose dire, pour connaître puisqu'elle est elle-même l'étude des faits de *transmission*, ou transport de l'information dans le temps, par opposition à la *communication*, transport de l'information dans l'espace). Pour ne pas mourir, le vif a besoin du mort, la dissidence, d'une orthodoxie, le mouvement, d'un arrêt. La lettre tuera l'esprit, mais sans lettre, pas d'esprit.

1. Lire Pourquoi des médiologues ?, Cahiers de médiologie, n°6, Gallimard, 1998.

2. Revue de l'Enseignement supérieur, n°3 «Nécessité de la diffusion scientifique».